

prenait rien, en un mot, de cette série de fatigues, de souffrances et de dangers qui doit composer l'existence du soldat à la guerre. C'est à un tel état de choses que l'Italie, si vaillante autrefois, si longtemps sans égale dans les armes, a dû d'être envahie, ravagée, opprimée. L'étranger, avec des troupes régulières et permanentes, faisant résolument la guerre, sacrifiant sans hésiter leur repos et leur vie, vint facilement à bout de ces mauvaises milices italiennes, types des gardes nationales de nos jours. Impropres à la défense du pays et redoutables seulement au gouvernement, celles-ci ne sont comme leurs devancières, que des organisations ridicules et dangereuses, bonnes seulement à faire ou laisser faire des révolutions, à engendrer des guerres civiles, à amener la décadence des armes et par suite la ruine de l'état.

Quelques années après la conquête de Constantinople, les Turcs voulurent pénétrer au cœur de l'Europe et s'avancèrent vers le Danube et l'Adriatique. L'Italie fut dans l'épouvante, et ses divers états, renonçant un moment à leurs longues dissensions, s'unirent pour résister à l'ennemi de la chrétienté. Venise fut l'ame de la ligue et soutint le poids principal de la guerre : mais bientôt, mal secondée, puis abandonnée par ses alliés, même par le pape plus occupé de s'agrandir aux dépens de ses voisins que de repousser les infidèles, elle se trouva engagée dans une lutte trop disproportionnée, et éprouva de graves échecs, au point de paraître menacée dans son existence. Elle échappa à ce danger par la politique plus que par les armes, et la paix ne lui coûta que de l'argent, alors qu'on pouvait craindre de voir le Croissant s'établir en dedans des Alpes, sur les deux rives de l'Adriatique. Heureuse l'Italie si plus tard Venise